

→ Rencontre autour du thème "Le cercle des lecteurs pas tout à fait disparus".



Notre temps est traversé par des forces contradictoires.

D'une part, pour échapper à l'emprise grandissante des technologies, pour trouver un refuge en période difficile ou encore pour sortir de la solitude, il semblerait que beaucoup, individuellement (avec la bibliothérapie) ou collectivement (avec les cercles de lecteurs), redécouvrent le pouvoir et les plaisirs de la lecture et ce, à l'échelle de la planète (Courrier International no1802 de ce mois de mai 2025).

Pourtant, en avril 2025, le Centre national du livre (CNL) a rendu publics les résultats de la sixième édition de son baromètre bisannuel « Les Français et la lecture », réalisé par Ipsos. On y apprend que « la part de lecture quotidienne baisse [...] pour atteindre son niveau le plus bas depuis 10 ans. » Ceci est à mettre en regard avec la désaffection de la fréquentation des bibliothèques et des librairies généralistes. En 2025, les Français consacrent « quasiment autant de temps aux écrans chaque jour (3h21 par jour) qu'à lire des livres chaque semaine » – et ces 3h40 de lecture par semaine traduisent elles-mêmes un recul d'une heure de lecture par semaine par rapport au chiffre du baromètre de l'année 2023.

En quoi ce constat est-il regrettable ? Quelles sont les spécificités de la lecture ? Quelles grâces procèdent de la découverte d'un livre et quel appel se fait entendre dans l'acte même de lire certains livres ? Les réponses ne se limitent pas au seul plaisir esthétique (ce qui serait en soit suffisant) : elles convoquent aussi bien notre personne et notre rapport au monde, l'intime et le politique, ce qui nous fonde et ce qui nous lie..

12^{ème} rencontre : "Le cercle des lecteurs pas tout à fait disparus".

Rencontre animée par Françoise de Meyer, Bertrand Millagou et Jean-Philippe Qadri.

Les livres présentés :

- *Initiation au Talmud*, Marc-Alain OUAKNIN, éditions Flammarion, collection Champs Essais (2008).
- *Lire dangereusement*, AZAR NAFISI, éditions Zulma (2024).
- *Sur la lecture*, Marcel PROUST, éditions Sillage (2011).

Club Lecteurs essais n°12 : « Le cercle des lecteurs pas tout à fait disparus »

Lire dangereusement,

Le pouvoir subversif de la littérature en des temps troublés

Azar NAFISI,

Zulma, 2024

307 p., 21,50 €.

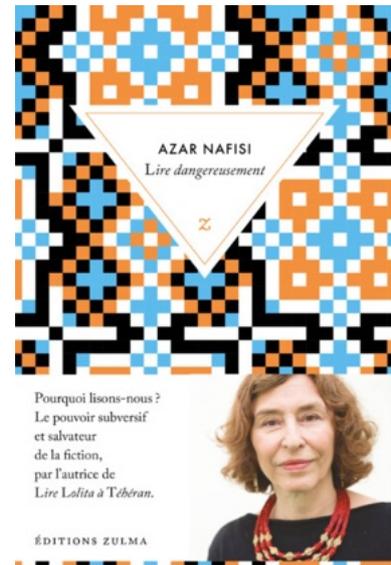
§1 – La figure singulière d’Azar Nafisi.

Azar Nafisi est iranienne, romancière, essayiste et professeur de littérature. Elle est née en 1955 à Téhéran, dans une famille très particulière puisque son père (Ahmed Nafisi) a été le plus jeune maire de Téhéran entre 1961 et 1963 (avant d’être emprisonné pendant 5 ans à la suite de fausses allégations de corruption de la part du Premier Ministre) alors que sa mère (Nezhat Nafisi) a été l’une des six premières femmes à être élues au Parlement iranien en 1963.

Cette élection faisait partie de la Révolution Blanche, cette série de réformes économiques et sociales imposées dès janvier 1963 par le Shah à l’État impérial d’Iran. Ces réformes ne plaisant pas aux autorités religieuses et aux conservateurs, elles déboucheront, en 1979, à la révolution islamique menée par Rudollah Khomeini – le célèbre « ayatollah Khomeini », les *ayatollah* désignant les principaux dirigeants et docteurs de l’islam chiite.

Khomeini devient alors le Guide suprême de l’Iran, le véritable chef de l’État iranien, celui qui a le dernier mot sur toutes les décisions et décrets du gouvernement comme du président de l’Iran. Seule la mort semble limiter l’autorité du Guide suprême. C’est pourquoi l’Iran n’a connu que deux personnes à ce poste : Rudollah Khomeinei, de 1979 jusqu’à sa mort des suites de multiples crises cardiaques en 1989, et Ali Khamenei, depuis 1989 jusqu’à ce jour. En ce qui concerne Azar Nafisi, dès l’âge de 13 ans, elle poursuit ses études en Angleterre puis aux Etats-Unis, jusqu’à soutenir une thèse en littérature anglaise et américaine. Le retour en Iran à l’âge de 24 ans est rude, puisqu’il correspond au tout premiers mois de la révolution islamique dans le pays. Deux ans plus tard, en 1981, on lui interdit d’enseigner la littérature à l’Université de Téhéran parce qu’elle refuse de porter le voile, désormais obligatoire. Pendant plusieurs années, elle va maintenir son enseignement, mais de manière clandestine, en recevant secrètement chez elle ses meilleures étudiantes pour discuter de romans occidentaux subversifs interdits par le régime en place.

En 1987, elle accepte de porter le voile pour pouvoir réintégrer officiellement ses fonctions d’enseignante « dans l’université la plus progressiste d’Iran » (p. 46). Mais, malgré cette période « plus libérale » et



Les promesses d’une plus grande ouverture, j’étais convoquée chaque semaine ou presque dans le bureau du doyen de la Faculté de lettres et de langues, et m’y faisais réprimander pour une énième infraction : ne pas avoir porté mon voile comme il fallait, avoir abordé en cours

des sujets prohibés, m'être montrée trop informelle et trop intime avec les étudiants, avoir fait venir des intervenants inappropriés sur le campus. (p. 47)

Cette situation n'étant pas tenable, elle s'exile pour les États-Unis en 1997 et obtient la nationalité américaine en 2008.

Azar Nafisi est devenu célèbre en 2003, grâce à un roman très autobiographique qui revient sur sa période d'enseignement clandestin : *Lire Lolita à Téhéran*. C'est en mars 2025, à l'occasion de la sortie de l'adaptation de ces mémoires romancées au cinéma, que j'ai découvert le recueil d'essais *Lire dangereusement*, publié en anglais par Azar Nafisi en 2022 et qui était disponible en traduction française aux éditions Zulma depuis septembre 2024.

§2 – La forme singulière de *Lire dangereusement*.

Ce recueil d'essais sur la littérature peut être considéré comme le pendant théorique du roman *Lire Lolita à Téhéran* – avec une dimension supplémentaire : celle de la mise en parallèle entre la société et le pouvoir iraniens d'une part et la société et le pouvoir américains d'autre part.

En réalité, ce recueil fusionne deux livres précédents d'Azar Nafisi : le roman *Lire Lolita à Téhéran* d'une part, mais aussi l'essai *La République de l'imagination*, qui traite de la fiction américaine. De ce point de vue, *Lire dangereusement* est aussi la suite de cet essai de 2014 (paru chez Zulma cette année), dont la conclusion contient l'explication de son titre et finalement son annonce :

J'ai alors pensé à Edwige Danticat [écrivaine américaine qui lutte contre le racisme], que je venais de lire [...]. J'ai retrouvé dans mon journal la citation que je cherchais [...] : « **Créer dangereusement pour les gens qui lisent dangereusement...** en sachant en partie que si insignifiants que vos mots puissent sembler, un jour, quelque part, quelqu'un pour les lire pourra risquer sa vie. »

(*La République de l'imagination*, p. 365)

Le recueil est fondé sur une certaine mise en abîme, puisque pour donner un cadre à ses réflexions sur les pouvoirs de la littérature de fiction, Azar Nafisi met en place son propre procédé fictionnel : celui d'une correspondance adressée à son père défunt. Aux essais (qui donc se présentent sous la forme de cinq lettres fictives) correspondent cinq auteurs (ou groupes d'auteurs associés) et cinq questionnements essentiels à la survie d'une société démocratique digne de ce nom :

Le but de ce livre est d'impliquer le lecteur et d'en faire un participant actif dans la réflexion portant sur ces questions :

comment gérer nos sentiments de frustration et de colère face à l'absolutisme ?

Comment affronter le mensonge et le remplacer par la vérité ?

Comment résister à l'injustice et ne pas nous retrouver paralysés par des fantasmes de vengeance ?

Comment nous montrer justes envers ceux qui ont été injustes envers nous ?

Comment nous confronter à notre ennemi sans devenir comme lui ni nous soumettre à lui ?

(p. 19)

Il ne s'agit pas de proposer une lecture qui entre dans la cadre d'une bibliothérapie, c'est-à-dire d'une lecture recherchée principalement pour ses vertus thérapeutiques, le patient retrouvant une forme de bien-être par la lecture. C'est même tout le contraire, puisqu'Azar Nafisi encourage une lecture qui ne fuit pas la description du traumatisme et de la souffrance à condition qu'elle nous permette de saisir la réalité aussi bien que la vérité du monde. La lecture que prône Azar Nafisi est une lecture qui, par le détour de la fiction, dévoile les mensonges du temps présent et donne des raisons de les combattre plutôt qu'une lecture qui console et qui divertit.

Évidemment, ce qu'Azar Nafisi dit de la lecture, elle le dit aussi de l'écriture. Il n'y a pas de lecture dangereuses sans auteur qui permette de lire ainsi.

Sur les 11 auteurs principaux convoqués, 6 sont principalement modernes, américains (et souvent africains-américains) :

- Ray Bradbury (1920-2012) pour *Fahrenheit 451* (1953) ;
- Zora Neale Hurston (1891-1960) pour *Mais leurs yeux dardaient sur Dieu* (1937) ;
- Toni Morrison (1931-2019) pour *L'œil le plus bleu* (1970) ;
- James Baldwin (-) pour toute son œuvre qu'elle n'a cessé de « lire et relire » pendant deux mois de l'année 2020 (p. 217)
- Ta-Nehisi Coates (1975-) pour *Entre le monde et moi* (2015)
- Elliot Ackerman (1980-), ex-Marine multidécorsé, pour *Places and Names* (2019), réflexions sur la guerre à partir de ses souvenirs de missions en Irak et en Afghanistan

Mais l'auteur principal étudié peut aussi être :

- canadien, avec Margaret Atwood (1939-) pour *La servante écarlate* (1985)
- israélien avec David Grossman (1954-) pour *Une femme fuyant l'annonce* (2008)
- libanais avec Elias Khoury (1948-2024) pour *La Porte du soleil* (1998)
- grec, avec Platon pour son traité sur la République

Quant à la liste qui consisterait à réunir tous les autres écrivains cités ou mentionnés, elle serait trop longue : les britanniques d'abord, avec les poètes Wilfred Owen (136) et Siegfried Sassoon (138) et les romanciers Charles Dickens ou Jane Austen (201) ; mais aussi l'allemand Heinrich Böll, le colombien Gabriel Garcia Márquez, les français Gustave Flaubert, Benjamin Constant (271) ou Marcel Proust (127), la soviétique Evguénia Guinzbourg (198) ou la néerlandaise Etty Hillesum (270), etc.

Ce florilège suggère combien la pensée d'Azar Nafisi est à la fois universaliste et cosmopolite. Ce qui se résume finalement dans une formule qu'elle rappelle à ceux de son pays d'origine qui l'accusent d'être occidentalisée comme à ceux de son pays d'accueil qui réduisent la culture iranienne à la violence : « **La liberté n'est ni d'Orient ni d'Occident** ».

§3 – Pourquoi la lecture de fiction est-elle dangereuse ?

Mais j'ai tu jusqu'à présent le nom d'un des onze auteurs principaux convoqués par Azar Nafisicar. Cet auteur a une importance particulière pour elle puisque c'est avec lui qu'elle commence sa première lettre. Il s'agit évidemment de Salman Rushdie, que l'ayatollah Khomeini a condamné à mort par fatwa en 1989 pour avoir écrit *Les versets sataniques*.

L'actualité du livre d'Azar Nafisi est troublante puisqu'il paraît en mars 2022, 5 mois avant que Rushdie soit poignardé à 10 reprises par un jeune homme, au point de perdre son œil droit et l'usage d'une main.

Ce seul exemple, que ne pouvait pas anticiper Nafisi, suffit pour nous rappeler que lire peut être dangereux.

Mais ce danger, on l'aura compris, est aussi et en même temps un danger salvateur. Il est un danger pour toutes les formes d'absolutisme et d'autosuffisance.

Il s'agit de mettre de la complexité, celle-là même dont la réalité est tissée, celle-là même que l'idéologie rejette et condamne parce qu'elle ne rentre pas dans les schémas préétablis qu'elle a permis d'élaborer.

L'idéologie donne une réponse simple au fonctionnement du monde, mais cette réponse est un mensonge, car la diversité du monde et de la vie ne peut pas être saisie par le filet de l'idéologie.

Par contre, cette richesse de la vie, cette diversité des opinions, cette variété des êtres aussi bien que de leurs raisons d'être peuvent être appréhendés par le pouvoir de l'imagination.

Si le mensonge est l'ennemi de la vérité, l'imagination ne l'est pas nécessairement.

La fiction, en créant l'illusion d'un monde par le simple pouvoir de l'imagination, donne de comprendre la richesse de notre propre monde.

Parfois, nous n'avons d'autre choix que de faire la guerre, de tuer l'ennemi ou d'être tués. Mais notre compréhension générale du monde ne devrait pas être aussi simpliste – raison pour laquelle nous avons besoin de ces histoires [récits des guerres israélo-palestiniennes ou en Afghanistan], de la compréhension qu'elles nous apportent. (p. 141)

Si Azar Nafisi partage manifestement de nombreux engagements dits de gauche, elle se garde d'identifier les idées (qu'on peut être amené à combattre sans relâche) aux personnes qui soutiennent ces mêmes idées (qu'il faut parvenir à respecter d'une manière ou d'une autre pour faire société).

Or, on peut se désoler devant la polarisation toujours plus grande de la démocratie américaine, qui non seulement rend chacun des deux camps inaudible par l'autre mais qui se traduit par une montée de la violence aussi bien verbale que physique.

La fiction dystopique comme le roman du XIXe siècle révèlent le ressort de cette polarisation :

L'un des thèmes centraux abordés dans *La servante écarlate* [Margaret Atwood], mais aussi *Orgueil et préjugés* [Jane Austen], est la déshumanisation et l'anéantissement de tous ceux qui s'opposent à vous ou sont différents de vous. J'évoquais dans une lettre antérieure la déshumanisation de l'ennemi pendant les guerres, mais dans une société totalitaire, la « guerre » est menée par le régime contre ses propres citoyens, qui sont divisés en deux camps : ceux qui sont avec lui s'ils obéissent, et ceux qui sont contre lui s'ils refusent de le faire. (p. 203)

Lire dangereusement, c'est accepter de se confronter à une pensée dont nous ne partageons pas a priori les fondements, non par manque de certitude mais pour comprendre l'autre en tant qu'autre que moi. Étant entendu que « comprendre » ne signifie pas nécessairement « approuver ».

La fiction, en multipliant les personnages, les intrigues et les points de vue permet d'atteindre une forme de vérité du monde qui est compréhension de l'autre :

Nous avons besoin que le poète remette perpétuellement en question les choses telles qu'elles sont, qu'il nous secoue et nous fasse voir le monde à travers les yeux d'autrui et chercher à comprendre des expériences qui ne sont pas les nôtres. Par contraste avec les mensonges dont nous abreuvons Trump et ses comparses, nous avons besoin de la vérité que la fiction nous offre. Mais ici, aux États-Unis, une bonne partie des gens sont indifférents à l'imagination et aux idées, ou exigent que l'art et la littérature épousent leur propre conception de la réalité.

(p. 60-61)

Cette méfiance à l'égard de toute interprétation simpliste du monde protège en partie Azar Nafisi d'un certain manichéisme. La réalité de la société américaine n'est pas celle d'un pouvoir aux tendances absolutistes et de citoyens exempts de tout reproche. L'écrivaine en veut autant aux dirigeants qu'aux dirigés.

Ce n'est pas Trump qui est en faute si les américains lisent peu :

Depuis que je suis venu m'installer aux États-Unis, j'ai peu d'information sur les livres publiés dans d'autres langues que l'anglais. En Iran, nous étions bien plus cosmopolites, et lisions des œuvres venues du monde entier. Il est assez triste que le monde en sache tant sur l'Amérique, et que l'Amérique en sache si peu sur le monde. (p. 239-240)

La démocratie est fragilisée par l'indifférence et l'apathie de ses membres – et le déficit de plus en plus avéré de temps passé à lire comme le déclin du goût pour certaines littératures est un indicateur de la mauvaise santé démocratique d'un pays :

Il n'y a pas que la censure qui soit dangereuse pour le bien-être d'une société, mais aussi l'abrutissement créé par l'exigence constante de divertissement et de sensationnalisme ; le désir de rester à la surface des choses et d'éviter la complexité et les difficultés inhérentes aux idées et à l'imagination. [...] Quand nous cessons de lire, nous ouvrons la voie aux autodafés ; quand nous cessons de nous préoccuper, nous laissons quelqu'un d'autre prendre le contrôle ; quand nous préférons la personnalité à la droiture, la télé-réalité ou la réalité virtuelle à la réalité proprement dite, alors nous obtenons les politiciens que nous méritons.

(p. 70, 71)

À l'inverse, la lecture est aussi dangereuse parce que nous ne sommes pas nécessairement récompensés à la hauteur de notre investissement : lire peut engendrer une frustration aussi forte que la curiosité et le désir de savoir que cette même lecture alimente, car le lecteur d'une fiction, au lieu de découvrir « des réponses préfabriquées », peut en réalité très bien se retrouver confronté à « des questions sans réponses » (p. 229).

Si, comme Azar Nafisi le fait, admirative en cela de James Baldwin, on place l'indépendance d'esprit au sommet des qualités, il faut accepter de telles frustrations, afin de se libérer de toute adhésion à un groupe politique ou à une idéologie (p. 228).

Le réel danger, celui du totalitarisme, n'est pas uniquement dans un gouvernement totalitaire, mais dans l'esprit totalitaire qui unit ce gouvernement aux gouvernés.

L'esprit totalitaire, que ce soit dans une théocratie ou une démocratie, est l'ennemi de la complication, de l'ambiguïté [...] – peut-être **l'un des formes du mal** est-elle un esprit qui exclut toute ambiguïté, toute complication. L'esprit totalitaire persuade ses victimes que le monde est tout noir ou tout blanc. (p. 210)

Dès lors, le refus de la complexité de la part du lecteur revient à faire acte de complicité envers le pouvoir qui cherche à la nier. *Ne pas* lire dangereusement, c'est-à-dire ne pas lire ce qui dérange notre désir de bien-être, de confort et de simplicité, est un *non*-acte aussi lourd de conséquence que l'acte de lire.

La littérature de fiction permet l'évasion du quotidien non pour le fuir mais pour mieux le comprendre et nous donner le désir de le transformer.

La littérature nous montre combien nous sommes conditionnés à agir de telle ou telle manière, nous conduisant ainsi à cette question : « Comment faire pour **changer le monde** ? », aussitôt suivie d'une autre : « Comment **changer nous-mêmes** ? » (p. 25)

En réalité, cette seconde question est la question qui seule importe, car c'est d'elle que tout découle.

Bien sûr, les lecteurs ne disposent d'aucune organisation concrète pour promouvoir la vérité et **changer le monde**. Mais ils se comptent pas milliards. Ils couvrent tout le spectre des professions, des milieux sociaux, des genres, des races, des origines ethniques, des religions. Collectivement, leur pouvoir serait immense. Tous les écrivains censurés, emprisonnés, torturés ou même assassinés ; tous les lecteurs auxquels on interdit de lire les livres de leurs choix ; tous les musées, les théâtres et les bibliothèques contraints de fermer leurs portes ; tous les programmes d'art, de musique ou de littérature supprimés dans nos écoles et nos institutions – tout cela devrait **nous rappeler la responsabilité qui est la nôtre**. (p. 278)

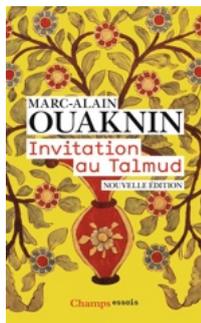
Nous avons tous, autant que nous sommes, une double responsabilité dans la situation que nous vivons. D'une part, nous devons reconnaître que nous avons tous une responsabilité négative que « ce soit [au mieux] par passivité ou par complicité involontaire – dans l'apparition des problèmes auxquels nous sommes confrontés aujourd'hui » (p. 21).

D'autre part, il incombe aux lecteurs une responsabilité positive et active.

Cette responsabilité active découle de la nature même de la littérature, qui est résistance « aux instances de pouvoir – non seulement les rois et les tyrans du monde, mais les tyrans en nous aussi » (p. 26). Responsabilité donc de l'esprit critique qui est aussi autocritique, et cette autocritique me garde de mes prétentions à écraser ou mépriser mon prochain.

Cette responsabilité enfin est positive car elle consiste à combattre pour la survie de nos républiques démocratiques en maintenant vivantes, ainsi que la lecture de fiction nous y aide, « les deux facultés humaines qui font appel à l'imagination : la curiosité et l'empathie » (p. 49).

Invitation au Talmud – Marc-Alain Ouaknin – Flammarion - Champ essais, 2018.



Rabbin, philosophe, professeur de littérature comparée, Marc- Alain Ouaknin se penche sur les pratiques de lecture dans le judaïsme. Cette « Invitation au Talmud » va ravir celles et ceux qui lisent et qui ne peuvent pas envisager leur quotidien sans un livre, parce que dans une même journée on peut rencontrer un chevalier errant de la Mancha et plus tard habiter dans une autre galaxie et s'écraser sur une planète pleine de dragons qui sirotent un Spritz en happy hour.

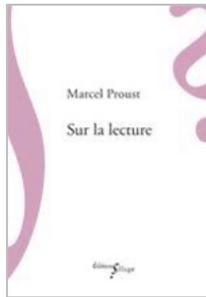
Dans un premier temps l'auteur nous invite à visiter l'atmosphère d'une salle d'étude de Talmud. Du bruit, des conversations, rien qui ressemble à une bibliothèque municipale.

Ensuite il revient sur l'histoire du Judaïsme en montrant les différentes étapes de l'élaboration du canon biblique hébraïque et de la transcription de la loi orale en Talmud qui est un commentaire encyclopédique de la Bible.

La troisième partie est passionnante. Ouaknin cite des philosophes juifs et non-juifs et nous décrit l'art des interprétations d'un texte que chacun peut s'appropriier lors de la lecture d'un roman, par exemple, et qui contribuera à l'enrichir consciemment, c'est-à-dire à le transformer inconsciemment. Dans la quatrième partie nous rejoignons les labyrinthes de la Kabbale et pour finir l'auteur nous fait présente une petite bibliographie.

Un livre qui est un petit bijou, que l'on soit croyant ou non, et qui ne peut qu'encourager nos vies à vibrer toujours plus loin au contact de l'univers infini des livres.

Bertrand



Sur la lecture, Marcel PROUST, Editions Sillage, 2011.

Petite présentation de l'auteur

Proust est né le 10 juillet 1871 à Auteuil. Il est issu d'une famille bourgeoise, son père est le docteur Adrien Proust, est un médecin reconnu. Sa mère Jeanne Weil, est plus discrète que son mari, mais très cultivée et bonne musicienne.

Comme tout le monde le sait, il connaît très jeune des soucis de santé. Cela ne l'empêchera pas de poursuivre des études, il fréquente le lycée Condorcet et devient bachelier en 1889. Il entame des études de droit à Sorbonne et suit des cours à l'École Libre des Sciences Politiques. Il en sortira licenciés es Lettres. Après un concours de bibliothécaire, il n'occupera que quelques mois un emploi à la bibliothèque Mazarine, qu'il quittera pour se consacrer à l'écriture ou à la vie mondaine, diront plutôt certains.

En 1896, il publie son premier livre « *Les plaisirs et les jours* ». Il s'agit d'un recueil de poèmes illustré par Madeleine Lemaire (peintre, illustratrice et salonnière française. Elle fut l'un des modèles qui aurait inspiré le personnage de Madame Verdurin). Il est préfacé par Anatole France, mais ce sera un échec commercial. Le premier !

Au cours de ces années 1890, il commence à s'intéresser à John Ruskin. Il publie un premier article sur lui dans la Revue de Paris, et commence la traduction de la *Bible d'Amiens*. Elle sera publiée en 1904, après la mort de Ruskin. Celui-ci ayant interdit la traduction durant son vivant. Et se sera à nouveau un échec commercial.

En 1906, il traduit avec l'aide de Marie Nordlinger, cousine de Reynaldo Hahn, 2 conférences de John Ruskin qui paraîtront sous le titre de « *Sésame et les Lys* » avec une préface qui sera intitulée « *Sur la lecture* ». Il obtient cette fois, des critiques élogieuses, mais c'est encore un échec commercial.

Les premières notes relatives à la Recherche datent de 1909 mais il faudra attendre 1913, pour que soit publié le volume « *Du côté de chez Swann* ». Selon l'éditeur « *L'ouvrage est mal reçu. Les premiers lecteurs identifient Marcel Proust au narrateur et ne voient dans le texte qu'un rassemblement de souvenirs et d'associations d'idées. On critique également son style pour sa complexité et sa propension à accumuler des détails* » !

Enfin en 1919, la publication d'« *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* », lui permet de recevoir le prix Goncourt. Ce qui lui vaudra enfin une belle notoriété.

De son vivant seront publiés « *Sodome et Gomorrhe* » et la « *Prisonnière* ». Mais épuisé, Il s'éteint à Paris en novembre 1922.

2 -De la lecture

La vie et l'œuvre de Marcel Proust, ne se limite évidemment pas à ces quelques lignes, il s'agissait ce matin de donner quelques repères et souligner quelques liens de Marcel Proust avec l'œuvre de John Ruskin. Ce texte « *Sur la lecture* » reprend un article publié une première fois dans la *Revue Renaissance Latine*, en 1905.

La traduction de *Sésame et les Lys* est publiée quant à elle en 1906. Petite précision, le mot « Sésame » renvoie bien à la formule magique utilisée pour ouvrir la caverne des voleurs, constituant ainsi une allégorie de la lecture qui nous ouvre la porte à des « trésors » de pensées ». Le livre retrace deux conférences prononcées par John Ruskin en 1864 à Manchester dans le cadre de la création d'une bibliothèque. La première, porte sur la lecture et est intitulée si joliment : « Trésors des Rois ».

Avant de poursuivre, quelques mots sur John Ruskin. J'avais eu l'occasion de vous le présenter lors d'une toute première de nos rencontres (février 2022 - Sur le thème de la beauté). Ruskin, était un écrivain, un philosophe, un critique d'art bref, ce que l'on nomme un polymathe, anglais. Il a écrit sur des sujets aussi variés que la géologie, l'architecture, le mythe, l'ornithologie, la littérature, l'éducation, la botanique ou encore l'économie politique.

Les styles d'écriture et les formes littéraires adoptées par Ruskin ont été également très variés. Il a écrit des essais, des traités, de la poésie, des conférences, des guides, des manuels de voyage, des lettres et même un conte de fées. Aujourd'hui, peu se souviennent de son œuvre, mais de la seconde moitié du XIXe siècle jusqu'à la première Guerre mondiale il a été extrêmement influent.

Revenons à la conférence sur la lecture et surtout à ce que va nous en dire Marcel Proust.

Le texte commence par la phrase suivante : « *Il n'y a pas de jours de notre enfance que nous ayons si pleinement vécu que ceux que nous avons cru laisser sans vivre, ceux que nous avons passé avec un livre préféré.* »

Et nous voilà **embarqué en compagnie du narrateur dans des instants précieux de lectures d'enfance**. C'est un lecteur passionné qui va chercher sans cesse à s'isoler pour passer un maximum de temps à lire. Mais c'est aussi un **observateur attentif**, chaque moment de lecture, le matin, juste avant le déjeuner, lors de la sieste ou l'après-midi près d'une rivière, caché sous un arbre, sera l'occasion pour l'auteur de nous faire vivre ces moments en nous décrivant les objets autour de lui, les paysages, les personnages, sa famille, leur histoire ou leurs liens avec le narrateur. De sorte qu'au fil des pages, ce sont nos propres souvenirs de lecture d'enfance qui nous reviennent en mémoire. Et petit à petit se **construit une sorte de dialogue entre le narrateur et nous lecteurs**.

Et puis, le narrateur-lecteur achève la lecture de son livre. Il le dépose **et là, tout s'arrête** : « *Ces gens pour qui on avait haleté et sangloté, on ne les verrait plus jamais, on ne saurait plus rien d'eux* » ...

Alors qu'« *On aurait tant voulu que le livre continuât [...]. Ne pas avoir aimé en vain, pour une heure, des êtres qui demain ne seraient plus qu'un nom sur une page oubliée, dans un livre sans rapport avec la vie* » et précise encore l'auteur « *et sur la valeur duquel nous nous étions bien mépris **puisque son lot ici-bas ... n'était nullement, comme nous l'avions cru, de contenir l'univers et la destinée mais d'occuper une place forte étroite dans la bibliothèque du notaire*** » et rajoute encore l'auteur non sans humour, « *entre les fastes sans prestige du Journal de Modes illustré et de la Géographie d'Eure-et-Loire* ».

Triste, l'auteur nous livre ce terrible constat « Alors quoi ! » dit-il « *Ce livre, ce n'était que cela ?* ».

Oui et non : Cette question va amener Proust à entrer dans enfin dans l'exercice de la préface, c'est-à-dire à entrer en discussion avec Ruskin. Et l'on va voir que pour lui, tout en étant plus que ce Ruskin en dit, la lecture ne joue pourtant pas le « *rôle prépondérant* » que le lui Ruskin accorde à la lecture.

Mais avant de rentrer dans la préface, encore un préalable ! Proust, s'adresse directement à nous lecteur et nous explique, pourquoi il a tenu pendant les 15 premières pages du texte à nous partager ces lectures d'enfance.

L'objectif pour lui, **était de nous amener à nous « replonger dans nos propres lectures », de nous mettre en condition ou précisément comme l'écrit Proust « à recréer dans notre esprit l'acte psychologique original appelé lecture » et ce pour nous permettre ensuite de suivre « au-dedans de nous-même les quelques réflexions qui vont suivre ».**

Selon la si jolie formule de Proust, quand nous avons terminé la lecture d'un livre, il se crée « *une distance d'âme* » entre le temps de lecture et celui de l'analyse

Cette fois, nous sommes en condition, prêt pour discuter avec lui les propos de Ruskin. Alors que dit Ruskin dans sa conférence ? Pour nous la présenter, Proust emprunte les mots d'un auteur, Descartes ; il en profite au passage pour dire que très probablement Ruskin, lui-même ne les a pas lus, mais qu'ils résument au mieux sa pensée. Pour Descartes ; donc : « **La lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés qui en ont été les auteurs** ».

Pour Ruskin, les rencontres avec des hommes de sciences, de lettre ou les grands politiques de ce monde sont pour nombre d'entre nous au mieux subordonnées au hasard voire impossibles. Alors pourquoi perdre son temps, alors que nous avons accès à tous ces auteurs librement, plus facilement et surtout plus sûrement que le hasard des rencontres et « *dans un renversement de situation tout à fait incroyable* », « *rois et hommes d'Etat attendent patiemment non pour nous accorder une audience, mais pour l'obtenir* ».

Ainsi, pour Ruskin, la lecture est une conversation « avec des hommes beaucoup plus sages et plus intéressants que ceux que nous pouvons avoir l'occasion de connaître autour de nous ».

Proust va présenter 2 points de désaccord :

1 – Pour Proust, la lecture ne peut pas avoir le même rôle qu'une conversation entre amis.

Notons au passage que Proust ajoute, ici, la notion d'amitié. Nous aurons l'occasion d'y revenir au cours de cette présentation. « **Ce qui diffère dit-il « entre un livre et un ami, ce n'est pas leur plus ou moins grande sagesse, mais la manière dont on communique avec eux, la lecture, au rebours de la conversation, consistant pour chacun de nous à recevoir communication d'une autre pensée, mais en restant seul, c'est-à-dire en continuant à jouir de la puissance intellectuelle qu'on a dans la solitude et que la conversation dissipe immédiatement ».**

Et là, on repense aux premières pages du texte et aux fameuses lectures d'enfance, parce que : « *Ce qu'elles laissent surtout en nous, c'est l'image des lieux et des jours où nous les avons faites* », et non les livres lus en tant que tels. Quand vous lirez les premières pages du texte, vous verrez effectivement que Proust nous décrit avec minutie tous les moments précieux que je mentionnais précédemment sans jamais nous révéler et ni nous parler du livre qu'il était en train de lire.

Ce qui importait alors au petit garçon qu'il était, s'était de s'isoler afin de pouvoir non seulement se concentrer sur la lecture mais aussi d'entrer comme il dit « *à l'intérieur de lui-même* » pour réfléchir et exercer son esprit.

2 – Donc pour Proust, la lecture va au-delà d'une simple conversation, mais seconde objection « *si -dit-il- je crois que la lecture [...] dans ce miracle fécond d'une communication au sein de la solitude, est quelque chose de plus, quelque chose d'autre que ce qu'à dit Ruskin, je ne crois pas malgré cela qu'on puisse lui reconnaître dans notre vie spirituelle le rôle prépondérant qu'il semble lui assigner* ».

Pour Proust, les limites de la lecture sont liées à ses vertus. Il va illustrer son propos en faisant appel une nouvelle fois à ses lectures d'enfance en citant des extraits du « *Capitaine Fracasse* ». C'était le livre tant évoqué sans être jamais être mentionné dans les premières pages. Certaines phrases du livre, étaient selon lui, non seulement très belles, mais elles semblaient ne lui révéler qu'une partie d'une réalité bien plus grande que l'auteur connaissait dans son entier. Chacun de ses ouvrages constituaient ainsi la possibilité de recueillir plusieurs fragments, un peu comme des pièces de puzzle pour reconstituer ce que Proust appelait « la vérité ».

Mais quelle était cette réalité que le petit garçon cherchait à découvrir ? Il aurait voulu que l'auteur, écrit-il « *me dît, lui, le seul sage détenteur de la vérité, ce que je devais penser au juste de Shakespeare, de Saintine, de Sophocle, d'Euripide ...* ». Mais surtout, il aurait voulu que Théophile Gauthier lui dît : « *s'il avait plus de chance d'arriver à la vérité en redoublant ou non sa sixième et en étant plus tard diplomate ou avocat à la Cour de cassation* ». **Autrement dit, il demandait à l'auteur de lui apporter des réponses toutes faites, de penser pour lui.**

Enfin, pas tout à fait, car déjà, il sentait bien qu'en réalité l'écrivain ne peut pas « *donner des réponses* », mais plutôt nous inciter à les chercher par nous-même et que « *notre sagesse commence où celle de l'auteur finit* ».

Et voilà, « *le rôle à la fois essentiel et limité que la lecture peut jouer dans notre vie spirituelle - que pour l'auteur ils pourraient s'appeler « conclusion » et pour le lecteur « incitation* ».

La lecture est là pour nous aider. C'est une « initiation », un apprentissage à savoir regarder, et à savoir développer sa propre pensée.

Mais il existe des cas « *pathologiques* », où la lecture peut devenir ce qu'il nomme une « *discipline curative* » utile « *pour des esprits paresseux ou trop frivoles empêchés de se tenir avec soi-même pour exercer leur réflexion* ». Les livres peuvent constituer une sorte d'impulsion extérieure grâce à la pensée d'un auteur à condition qu'elle soit reçue dans la solitude et non pas pendant une conversation. « *Tant que la lecture est pour nous l'initiatrice dont les clefs magiques nous ouvrent au fond de nous-mêmes les portes des demeures où nous n'aurions pas su pénétrer, son rôle dans la vie est salutaire. Il*

devient dangereux au contraire quand, au lieu de nous éveiller à la vie personnelle de l'esprit, la lecture tend à se substituer à elle, **quand la vérité ne nous apparaît plus comme un idéal [...], mais comme une chose matérielle** ». Comme c'est le cas du lettré : qui « lit pour retenir » ; « son esprit est sans activité originale et ne sait pas isoler dans les livres la substance qui pourrait le rendre plus fort ». Cela dit, des grands penseurs, tels que Hugo, Maeterlinck ou Schopenhauer, nous dit tout de même Proust, étaient eux-mêmes des grands lettrés, mais cela ne les empêchait pas de penser par eux-mêmes, cela les nourrissait.

La lecture est une amitié, une amitié sincère !

Après avoir commenté la notion de conversation, il revient sur le deuxième terme de son affirmation à savoir l'amitié. Si le rôle de la lecture ne peut pas être réduit à une conversation entre amis, en revanche, et certains d'entre vous, connaissent certainement cette phrase célèbre : « *La lecture est une amitié* ». Mais auparavant, Proust a pris soin de préciser « *l'amitié qui a égard aux individus, est une chose frivole, et la lecture est une amitié. Mais c'est une amitié sincère* ».

Il précise les conditions de cette sincérité. Du côté du lecteur, il fait le parallèle avec des conversations entre amis. Il pense, sans doute, à celles qu'il va très prochainement décrire dans *La Recherche*, des conversations qui respectent plutôt des conventions sociales et qui sont parfois aux mieux frivoles mais qui souvent manque de sincérité.

Avec les livres, dit-il, il n'en est rien car si « *nous passons la soirée avec eux, c'est vraiment que nous en avons envie. Eux, du moins, nous ne les quittons souvent qu'à regret* ».

Nous pouvons réagir comme il nous plait, nous adresser librement à l'auteur, lui dire si nous apprécions ou pas ses écrits. Nous faisons tout cela, une fois de plus, notez-le bien : « **dans le silence** ». « *L'atmosphère de cette pure amitié est le silence, plus pur que la parole* ». Car « *le silence ne porte pas, comme la parole, la trace de nos défauts, et de nos grimaces* ».

« *Car nous parlons pour les autres, mais nous nous taisons pour nous-mêmes* ».

Du côté du livre, de la part de l'auteur, il y a une exigence de ne pas mettre trop de son égo ainsi « *si les mots sont choisis, non par notre pensée mais notre désir de nous peindre, il représente ce désir et ne nous représente pas* ». Il cite comme exemples Fromentin et Musset, dont il regrette « *ce qu'il y a de court et de niais dans une certaine distinction* » pour le premier et le « *vide de l'éloquence* » pour le second. En revanche, c'est pour cette même raison qu'il aime tant Théophile Gautier.

Enfin, pour conclure, il revient sur les propos de Descartes, vous vous souvenez de la phrase : « *La lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés qui en ont été les auteurs* ».

Après nous avoir décrit les conditions d'un dialogue silencieux avec les écrivains. Dialogue qui instaure une amitié sincère, elle aussi toute faite de silence, il tient à souligner que la préférence des grands écrivains, va souvent et presque toujours, aux auteurs anciens. Il va nous expliquer pourquoi, et ce faisant indiquer que lui aussi, il les apprécie tout particulièrement !

C'est que les livres anciens, « *reçoivent une autre (beauté) plus émouvante encore, que [...] la matière de la langue où ils furent écrits* ». « *Car ils contiennent toutes les belles formes de langage abolies qui gardent le souvenir d'usages ou de façons de sentir qui n'existent plus, traces persistantes du passé à quoi rien du présent ne ressemble et dont le temps en passant sur elles, a pu seul embellir encore la couleur* ».

A titre d'exemple, Proust, évoque les deux colonnes « *de granit gris et rose qui portent sur leurs chapiteaux grecs, l'une le lion de Saint Marc, l'autre saint Théodore foulant aux pieds le crocodile* ».

Mais il y a bien plus précieux encore que ces belles traces du passé. Et là, je vais laisser la parole à Marcel Proust (Fin de la page 74 : « Entre les phrases Depuis dix-sept siècles - début de la page 76).